

Témoignage de guerre

La grève des étudiants et lycéens du 19 mai 1956

Djouidi ATTOUMI

Officier de l'ALN et écrivain

Reçu le : 24-05-2021	Révisé le : 30-05-2021	Accepté le : 05-06-2021
----------------------	------------------------	-------------------------

Résumé :

La grève des étudiants algériens avait reçu une grande adhésion. Au moins la moitié d'entre eux l'avaient suivie. Nombreux étaient ceux qui étaient montés au maquis, surtout dans la région de Chréa et la Kabylie. D'autres avaient rejoint leur région pour prendre attache avec les maquis. Certains, moins scrupuleux sont partis à l'étranger pour continuer leurs études ou avaient versé dans le commerce. Une minorité n'avait pas cru devoir suivre le mouvement. D'après les informations, parmi ceux montés à Chréa, certains étaient versés dans les unités combattantes, alors que d'autres avaient été dirigés vers la Tunisie, pour continuer leurs études et préparer les cadres de demain. La Kabylie, sous l'impulsion d'Amirouche avait également envoyé plusieurs dizaines d'étudiants, de talebs et jeunes vers la Tunisie. Ce volet n'avait pas été perdu de vue par les responsables du F.L.N.

Abstract :

The strike of the Algerian students had received a great deal of support. At least half of them had followed it. Many had gone up to the maquis, especially in the region of Chrea and Kabylia. Others had joined their region to join the maquis. Some, less scrupulous, went abroad to continue their studies or had contributed to trade. A minority did not think they had to follow suit. According to the information, some of those mounted in Chrea were versed in the fighting units, while others had been directed to Tunisia, to continue their studies and prepare the cadres of tomorrow. The Kabylia, under the impulse of Amirouche had also sent several dozen students, talebs and young people to Tunisia. This aspect had not been lost sight of by those in charge of the F.L.N.

1. Mon départ de Kabylie

J'étais étudiant en commercial à Alger. Aussitôt la grève proclamée, j'informais mon père que je voulais partir au village en Kabylie; le lendemain de bonheur je me rendis à la gare où je pris le train sur Sidi-Aïch, non sans une certaine appréhension. Le chemin de fer comportait des risques ; la voie ferrée a déjà subi plusieurs sabotage et déraillements ; des bombes sont parfois installées sous les rails pour faire sauter les trains. D'après les confidences d'un cheminot, la ligne Bougie – Beni Mansour était le lieu privilégié des Moudjahidin : bombes, sabotages de la voie, destruction des poteaux téléphoniques, etc. Il me rassura en m'informant qu'il y avait toujours une draisine qui devançait le train pour déceler un quelconque sabotage.

Tout au long du trajet, je m'aperçois que les gares grouillaient de soldats ; au bout de quelques heures, nous arrivons à Beni-Mansour pour longer la vallée de la Soummam. Je constate de visu la destruction des gares de Allaghane, Laazib, Ighzer Amokrane et Takrietz où il ne restait que des ruines.

Je craignais de me voir victime d'un déraillement du train, ce qui m'empêcherait de rejoindre mes frères au maquis. Nous avons fini quand même par arriver en fin de matinée à Sidi-Aïch, sans mauvaises surprises. C'était vers fin mai 1956.

A la descente du train, je me rends compte que la gare est sous occupation militaire. Je compris alors que toutes les gares incendiées devaient servir de campements aux soldats. A la sortie de la ville, un barrage est dressé ; nous passons, sans être importunés heureusement. Vers 14 heures, c'est l'arrivée au village, avec l'espoir de trouver un groupe de Moudjahidin. Je traverse la place de la mosquée en saluant, comme à l'accoutumée, tout le monde. A la vue des visages crispés, je compris qu'il y avait quelque chose. Sans insister, je continuais mon chemin jusqu'à la maison pour retrouver ma famille. En me voyant arriver, ma mère marqua sa désapprobation. Mes appréhensions étaient bien fondées. Sans tarder, on me raconta dans les détails, ce qui se passait au village : visites fréquentes des Moudjahidin, garde assurée par les gens du village, on me donna le nom des responsables, ainsi que les gens qui avaient la faveur et leur confiance.

Mon grand-père m'informa que nous étions placés sous l'autorité de l'organisation du F.L.N. dont le responsable est Mazri Md Amokrane, alors que Kiméche Kaci est chef du groupe des Mousseblin. Ici, tous les hommes valides participent à la garde quotidienne, de jour, comme de nuit et doivent aussi aider dans les actions de sabotage, le transport des vivres, l'accompagnement des convois et enfin à toutes les tâches auxiliaires au profit des Moudjahidin. Les ordres sont donnés par l'Adjudant Mousseblin, Sadek Ferrani qui à son tour les reçoit de l'Adjudant Amar Boudiab, responsable politico-militaire du secteur des Ait Oughlis. Une discipline stricte s'installa dans le village ; plus de querelles, ni désobéissance ;

même les enfants ne chahutaient plus. D'ailleurs ils sont tenus d'assister à des cours d'arabe à la mosquée, pendant toute la journée et à des entraînements militaires.

Par le passé, le village était dirigé par la Djemaa, institution ancienne qui rappelle un peu, la démocratie dans la Grèce antique. Cette institution était formée par l'ensemble des villageois, qui élaient en toute liberté, le responsable. Il était choisi son esprit d'équité, de justice, de sagesse. Il devait être un bon père de famille. A son tour, il désigne, en accord avec l'assemblée, deux ou trois personnes, chargées de le seconder dans les différentes tâches. Cela va des amendes, aux travaux d'intérêts collectifs (assainissement, chemins pédestres, l'alimentation en eau potable et la conciliation pour le règlement des différends entre les familles ou entre les individus.) La Djemaa discute librement des questions de tous ordres sous l'autorité du Président. Les décisions sont prises à l'unanimité. Pour financer les différents travaux, la Djemaa possède une caisse alimentée par les dons, les amendes et les oboles au profit de la mosquée qui justement abrite son siège. Pour les besoins de la guerre, les Moudjahidin lui ont substitué une organisation civile chargée de l'accueil des groupes armés, d'assurer leur hébergement et leur nourriture, la collecte des fonds, l'approvisionnement en produits alimentaires, vestimentaires et produits pharmaceutiques. Afin de permettre le financement de l'effort de guerre, toutes les dépenses sont suspendues durant cette période et la totalité des recettes versée au Commissaire Politique.

A côté de cette organisation civile, existait une organisation paramilitaire, appelée « Groupe des Mousseblin » composée uniquement de volontaires, parmi les villageois présentant le plus d'aptitude sur le plan physique et de l'engagement. La guerre est une œuvre de longue haleine ; c'est pour cela qu'il faut choisir des hommes sûrs, engagés, déterminés à mourir et à remplacer leurs aînés, les Moudjahidin qui tomberont dans les combats. Chacun de ses groupes choisit un responsable parmi ses membres. Les Mousseblin sont les auxiliaires des Moudjahidin et ont pour rôle, d'opérer des actions de sabotage, d'assurer les renseignements et liaisons, d'assister les groupes de Moudjahidin dans les actions de grande envergure. Ces groupes sont placés sous le commandement d'un Adjudant Mousseblin désigné par l'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE ; il est également chargé de la coordination entre les différents groupes de Mousseblin du douar et d'assurer leur regroupement en cas de nécessité, particulièrement lors des actions de sabotages d'envergure.

A la mosquée, l'enseignement de la langue arabe est obligatoire pour tous les enfants, filles et garçons. Ils apprennent les chants patriotiques, le maniement des armes, les défilés et la tactique de combat. De temps à autre, le chef de groupe de l'A.L.N. de passage ou le Commissaire Politique leur rend visite pour un cours d'éducation politique ou d'instruction militaire. En cas d'alerte, ils doivent tous déserrer la mosquée pour regagner, chacun sa maison : les soldats français avaient interdit l'enseignement de la langue arabe. L'imam du village est toujours malmené par les soldats qui voyaient en lui, l'ennemi de la langue française !

Le commissaire politique s'occupe surtout des adultes, dans les rassemblements de la population, pour les informer de l'évolution de la lutte armée, entretenir son moral et les

appeler à plus de vigilance et de détermination. Il règle les différends entre villageois, à la demande du chef de front. Il est interdit, sous peine de sanctions graves, de recourir à la justice française et d'entreprendre toute démarche auprès de l'administration française. L'alcool et le tabac sont formellement interdits et les relations extraconjugales passibles de la peine de mort. Le commissaire politique est le contrepoids de l'Officier de SAS. Il doit repasser derrière chaque visite de ce dernier, pour balayer toute la propagande faite, lors des rassemblements de la population. Pour cela, il lui faut des arguments solides et ce n'était pas difficile : les massacres de civils, la torture et la famine de la population sont suffisants pour convaincre.

L'ambiance au village est dominée par la vigilance, la discipline et la disponibilité au service de l'ALN. Chacun doit surveiller son comportement moral et civique. S'il y a une chose sur laquelle les responsables sont très stricts, c'est bien le secret absolu sur tout ce qui concerne l'OPA. Il n'est pas question de divulguer les séjours des groupes de Moudjahidin, même aux membres de la famille. Toute défaillance est punie par des sanctions graves, pouvant aller jusqu'à la peine de mort. On apprenait ça et là, que des exécutions avaient été opérées par des responsables du F.L.N. et parfois pour des futilités. On ne badine pas dans notre Révolution. Des fumeurs invétérés auraient eu le nez coupé au couteau, histoire de leur montrer qu'il n'avait pas de dignité. Personnellement, je n'ai jamais vu de nez coupé, mais la rumeur fut un « remède » miraculeux pour dissuader les fumeurs. Un climat de terreur envahissait le douar, ce qui avait poussé certains à désertir leur village pour la ville, sous prétexte d'aller travailler, mais sur autorisation de l'organisation. Les gens étaient conscients de la justesse du combat et de la nécessité de respecter les consignes de l'A.L.N., qui dans sa politique était parvenue à leur inculquer l'esprit de sacrifice pour notre Algérie.

Devant ce climat de terreur et d'embrigadement, les gens ont fini par comprendre qu'il fallait prendre position et qu'il valait mieux être exécuté par les soldats que par les Moudjahidin. Ceux exécutés par les Moudjahidin laissent à leur famille l'étiquette de traîtres ; les membres de ces familles sont partout montrés du doigt et rejetés par tout le village. Par contre, ceux exécutés par l'armée française, sont considérés comme des martyrs qui, eux, ont « leur place au Paradis. Leurs noms seront cités comme un exemple de sacrifice et de courage. Cette morale voulait que "mourir pour mourir, il valait mieux choisir une belle mort" c'est à dire pour l'Algérie. Grâce à cette terreur, la totalité de la population des villages a rallié l'A.L.N ; face à ce climat, les gens ne pouvaient pas rester neutres. C'est ainsi qu'il y eut la devise : celui qui n'est pas avec nous est contre nous !

2. Ma rencontre avec les moudjahidin

A la place du village, j'apprends une information chuchotée de bouche à oreille que les Moudjahidin se sont réfugiés au village. Discrètement, je m'approchais du responsable de l'organisation pour lui demander timidement, s'il pouvait m'accompagner pour aller les voir. Fort de l'importance que je lui accordais et certainement de mes bonnes intentions, il me fixe rendez-vous pour la soirée, après souper. J'avais passé le reste de la journée à imaginer comment j'allais les trouver, leur tenue, leurs armes, ce que je leur dirais. Une question me

vient alors à l'esprit : est-ce que j'ai bien réfléchi à l'engagement que j'allais prendre ? Sachant qu'il s'agit d'une décision grave, il ne fallait pas que je revienne en arrière, bannir toute hésitation et surtout ne pas faire de bêtises ; c'est l'honneur de la famille qui est en jeu !

Le soir venu, je me dirige vers le refuge accompagné du responsable. Au fur et à mesure que je m'en approchais, je sentais mes jambes trembler. Emu, je salue à l'entrée, la sentinelle de faction. L'arme à la main, détendu, il m'accueillit avec un sourire. C'est le premier Moudjahid que je vois ; il me paraît sympathique ; j'ai l'impression que son visage est illuminé de cette foi que personne, en dehors des Moudjahidin, ne portait la lueur.

Après avoir traversé la vaste cour de la maison Mazri, je me suis trouvé face au groupe de Moudjahidin, vêtus de tenues militaires, bien propres et bien rasés. Je leur serre la main, l'un après l'autre en faisant des efforts pour maîtriser mon émotion. Je suis frappé par un grand blond aux yeux bleus ; visiblement, il était leur chef. Tout autour contre le mur, étaient disposées des armes, qui, pour moi, sont inconnues. J'étais frappé par leur aura, leur jeune âge et leur assurance. Le chef Si Yahya Abbas, puisqu'il s'agit de lui, m'invite à m'asseoir à ses côtés et engage aussitôt la discussion sur la guerre de Libération, leur détermination à lutter jusqu'à l'indépendance ou la mort. Il m'interrogea sur la situation à Alger. Je l'informais que la lutte avait pris de l'ampleur, et que la répression était sans égale, mais que le peuple était engagé corps et âme avec l'A.L.N. Il tenait une arme entre les mains ; elle était lourde et impressionnante. " C'est avec ça qu'on tue les soldats français. C'est un MAS 49 ! " me lança-t-il.

Plus loin, un jeune Moudjahid m'appela par mon prénom. Etonné, je le fixai du regard. Oui, effectivement, je le connaissais. Déguisé qu'il était, c'était à peine que je reconnus le fils de Si Bachir, un cheminot de Sidi Aïch : il s'agit de Abdelhamid Djouadi, que j'ai connu à la gare de Sidi-Aïch. On s'est salué et j'étais heureux de le revoir, surtout en tenue de Moudjahid. Au cours de la discussion, j'apprends qu'il avait rejoint le maquis après la grève des lycéens, pour venir combattre avec ses frères. Trente ans plus tard, il sera général Major dans l'Armée algérienne.

Je lui fais part de mon désir de partir au maquis avec eux. Avec un sourire juvénile, il me répond que ce n'est pas possible et que leur groupe n'est pas chargé du recrutement. Il m'explique qu'il me faut d'abord une arme et pour cela, il fallait commettre un attentat et que le recrutement se fait par l'intermédiaire du chef de l'organisation du village et du commissaire politique.

Il appelle Chabane Amar dit « Cheikh Amar », qui est comme lui, du village El Flaye ; c'est le commissaire politique local. Il lui expliqua mon cas :

-Oui, me dit-t-il, je connais ton père.

Je lui fais part de mon désir de partir au maquis après la grève des étudiants. Il m'interrogea sur mon niveau scolaire et semblait très intéressé lorsqu'il apprend que j'étais étudiant en commercial et que je tapais à la machine à écrire, mais ce serait aller à l'encontre

des prescriptions de l'A.L.N. de monter au maquis sans avoir commis un attentat, et si possible en récupérant sa propre arme. Quelques jours auparavant, un gamin de dix ans avait désarmé un militaire français au marché de Sidi Aïch avec un petit pain sous le burnous, en lui lançant : « Donne ton arme ou je te tue ! » récupérant ainsi, une mitraillette MAT 49 ; le jeune appelé avait préféré se voir délester de son arme, plutôt que de perdre la vie.

Mon plan était déjà prêt depuis plusieurs jours. Je me suis préparé à commettre un attentat contre le chef de la garde territoriale « BEBERT » Roland, qui était réputé pour avoir fait beaucoup de mal. Je fais la proposition au commissaire politique. Voyant mon jeune âge, et après réflexion, il me propose de surseoir à ce projet et qu'il essayera de son côté de me dispenser de cette obligation, à condition de consulter les responsables supérieurs. Je ne suis pas satisfait, préférant prendre le maquis dans la semaine. Il essaya de me sensibiliser sur les difficiles conditions de perpétrer un attentat car, « tu risques d'être abattu avant de tirer sur la personne ciblée » me dit-il en ajoutant qu'il y a déjà eu des cas de ce genre.

Je conclus qu'il ne fallait pas se presser et que j'avais intérêt à faire confiance à cet homme de cœur et courageux qui, d'après les dires des gens, circulait en plein jour en civil, à la recherche des renseignements, dans les villages d'El Flaye et de Tinebdar où des soldats étaient basés dans des postes militaires. Il paraît même, qu'il se rendait au marché à Sidi-Aïch, en prenant soin de se déguiser. Bref, c'était un véritable « Robin Des Bois ».

Au cours de la discussion, quelqu'un d'élégant armé d'un P.M MAT 49, qui maîtrisait bien le français, m'a épaté par sa forte personnalité. A l'entendre parler avec les éléments du groupe, je compris qu'il s'agissait d'un chef important. C'était l'Adjudant Amar Boudiab, le chef du secteur des Ath Oughlis accompagné de Harani Mokrane. C'est quelqu'un de bien, très gentil, quelque peu timide, mais plein d'assurance dans sa discussion et ses gestes

Le jeune Djouadi Abdelhamid me présenta comme étant venu d'Alger pour monter au maquis en lui précisant que je tapais à la machine. Connaissant ma famille et ayant été lui-même commerçant à Sidi-Aïch dans les matériaux de construction, il me déclara qu'on « aura besoin des gens comme toi, mais qu'il fallait attendre ». Un autre Moudjahid, du haut de son « 1 mètre 80 », au nez aquilin, tenant un MAS 49 entre les mains, s'approcha de lui et se mirent à discuter. Ainsi, il s'agissait de la personne, dont les femmes ne tarissaient pas d'éloges, comme étant quelqu'un de courageux et de juste. Dans la discussion, je compris qu'ils discutaient sur des renseignements concernant les soldats, la régularité des patrouilles pour repérer une faille et l'exploiter pour leur tendre une embuscade. J'apprends qu'il s'agit de Hemiti Hamou, dit Hamou Mlikchi. Plus tard, je le rencontrerai lorsque je pris le maquis. Il s'est fait distinguer par un courage exemplaire, surtout en Zone I (rive droite de la Soummam) où il a organisé plusieurs actions militaires. Il avait un gros handicap en tant que maquisard ; c'est le « grand mal » dont il souffrait. En plein combat, il lui arrivait souvent d'avoir des « crises d'épilepsie ». C'est surtout pénible pour ses compagnons qui devaient l'attendre patiemment, jusqu'au réveil. Les deux hommes commirent aussi l'attentat du Vieux-Marché contre un officier ; le jeune Yaïci Bouzid, qui en était l'auteur, avait récupéré une Carabine

La grève des étudiants et lycéens du 19 mai 1956

US. Ils évoquèrent le terrible massacre du village Aït Soula où 76 personnes furent massacrés en mai 1956



Figure 01 : Mahiedinne Amena ancien lycéen, secrétaire du PC de la zone 3, chahid.



Figure 02 : Juillet 1959 avec l'état-major de la Zone IV, dans les monts de Sidi Ali Bounab

(Camp du Maréchal). De gauche à droite : Sergent Md Arezki, garde du corps, lieutenant Krim Rabah, Capitaine Benour Ali chef de la zone IV, lieutenant Boulaouche Mohand Oulhadj de Tafoughalte, lieutenant Boukerrou. Accroupi à gauche : Gaouaoui Cherif et Djoudi Attoumi secrétaire de la zone IV, seul survivant

3. Mon départ pour le maquis

Sur l'ordre de Boudiab Amar, je repars sur Alger; heureusement que quelques jours après, je reçois un message par Abdelkafi Abdelkader qu'on «m'attendait au village.». Dès le lendemain je pris le train et me rendait le soir même au village. Là, une lettre m'attendait et un laissez-passer pour prendre le départ le lendemain.

La nuit se passa normalement, à part que j'avais mal dormi. Une foule d'idées m'envahit toute la nuit : je serai bientôt MOUDJAHID pour participer aux combats, que j'affronterai les soldats; vais-je mourir dans les combats ? Combien de jours, combien de mois passerais-je au maquis, avant de tomber ? Comment vais-je ressentir la mort ? Quelle serait alors la réaction de ma famille ?... Dès le lever du jour, je fis mes préparatifs. J'informai ma mère et ma grand-mère paternelle que mon projet était pour le jour même. Elles avaient les larmes aux yeux, mais elles étaient courageuses quand même. Je descendis en ville pour la dernière fois pour dire adieu à Yema Koukou, ma grand-mère maternelle, que j'adorais. Comme je m'y attendais, elle me supplia de renoncer à mon projet vu mon jeune âge. Elle m'accompagna, le cœur fondu, jusqu'à la porte de sortie, en m'adressant toutes les louanges du ciel et implorait tous les saints de la région à m'accompagner et me protéger tout au long de mon parcours.

En montant au village, je fis une halte à Ikhlijdjène chez ma tante Djida et Yema M'liha pour leur dire rapidement adieu. Pour m'éviter d'entendre leurs lamentations, je les embrassai et les quittai rapidement. En arrivant à Iguer- Amar, mon village, l'agent de liaison m'attendait ; rendez-vous fut pris pour 16 heures. C'était début septembre 1956. Je n'avais pas encore bouclé mes 18 ans. Au fond de moi, je me suis posé la question si ma décision était bien réfléchie et de savoir si j'étais prêt au sacrifice suprême ? J'ai tout de suite senti la réponse venir du fond de moi-même et qu'elle était favorable.

Le geste ultime qui me restait à faire, c'était de détruire le lien qui m'unissait à l'administration coloniale ; je pris ma carte d'identité que je déchirai en morceaux, sans même prendre le soin de récupérer la photo.

Désormais, il n'est plus possible de faire marche arrière, quoi qu'il n'y ait aucun doute là-dessus. C'est l'heure de partir ; j'embrasse toute la famille et sans aucun regret, je me dirige vers la porte de sortie, lorsque mon grand-père me rattrapa :

La grève des étudiants et lycéens du 19 mai 1956

- Djoudi, tu es décidé à rejoindre le maquis, comme je le vois ! Alors, je ne veux pas te voir ramener par les soldats au bout d'une corde, comme une brebis¹ ! Meurs en homme !

- Merci de ce conseil, grand-père ! Tu peux compter sur moi. J'espère que tu seras fier de moi.

J'admirais ce vieillard, parlant à son petit-fils pour lui demander de mourir, alors quelqu'un d'autre aurait tout fait pour l'en dissuader. D'ailleurs, contrairement à lui, certains au village, avaient fait fuir leurs enfants en ville, loin de tous les risques.

Les paroles de mon grand-père résonneront dans ma tête, tout au long du trajet, et même plus tard, pendant tout mon itinéraire au maquis, particulièrement au moment où je frôlais la mort. J'étais fier de rejoindre mes frères et je n'eus aucun remord d'avoir abandonné les miens. J'avais décidé d'effacer ma famille de ma mémoire. Je savais que je partais pour mourir, car, elle était loin de moi, l'idée que je reviendrai un jour vivant.

Gonflé que j'étais, je suivis le rythme de mon guide, malgré l'inconfort de mes chaussures et de ma tenue de ville. Je n'étais pas équipé pour une telle " expédition ". La marche était difficile sur des sentiers caillouteux, escarpés, surtout si on ne portait pas de chaussures adéquates. Pour la circonstance, les "palladiums" étaient réputés. J'avais remarqué d'ailleurs que tous les moudjahidin et mousseblin les portaient, y compris mon agent de liaison qui sautillait allègrement d'une pierre à une autre. Ses pieds doivent drôlement être bien, alors que les miens me faisaient souffrir atrocement, ce qui m'obligera à marcher comme un canard. C'est à se demander comment les combattants arrivaient à faire des étapes de dix heures de marche. Je me sentais incapable de réaliser une telle performance.

Fatigués, nous avons décidé de marquer enfin une halte au village Tagroudja, où nous avons été reçus par Si Belaïd, responsable du village. Après une pause de deux heures, nous voilà repartis, avec un autre agent de liaison. D'après ce dernier notre destination n'était plus qu'à une demi-heure de marche. L'air frais qui soufflait, indiquait que nous étions près de la forêt de l'Akfadou. Justement le village de Mezouara se trouvait à la lisière.

Malgré sa proximité de notre village, c'est à dire à quelques cinq heures de marche seulement, je n'avais jamais mis les pieds dans ce douar. Nos aînés racontaient seulement lorsqu'ils venaient en forêt pour voler du bois de chauffage la nuit, afin d'éviter une mauvaise rencontre avec les garde-forestiers. Les vieux racontaient que jadis, dans ce massif, vivaient des panthères, des hyènes et même des lions.

Nous voilà enfin arrivés. Après avoir donné le mot de passe, le garde nous autorisa à entrer au village. Toutes les maisons sont plongées dans l'obscurité.

¹ Mon grand-père faisait allusion à la fragilité et la faiblesse de la brebis par opposition au bélier qui est fort et bagarreur. Il fallait que je sois le contraire de la brebis.

Je fus conduit au refuge des Mousseblin pour la nuit me dit-on. Je ne trouvais aucune connaissance parmi la trentaine de bonhommes qui s'y trouvait ; mais je n'étais nullement gêné. On nous apporta du couscous. Il fallait dormir sur des nattes, avec chacun une couverture. Je n'étais pas habitué à cette nouvelle situation, mais l'ambiance aidant, j'ai pu dormir, tant bien que mal ; et puis, j'étais tellement fatigué par une telle marche, la marche la plus longue que je n'ai jamais connue. Il faut dire aussi que la vie rude du village où j'avais été élevé, m'avait beaucoup aidé et préparé ; par conséquent, je pouvais m'adapter à toutes les situations.

Vers quatre heures du matin, je fus secoué par mon voisin. J'ouvris les yeux, étonné. Tout le monde était affairé. Après le petit déjeuner, constitué de café et de beignets, chacun plia sa couverture et sa natte pour faire place nette. Le chef Mousseblin Hamoumraoui Ali, blond aux yeux bleus, très dynamique, parlant correctement le français, vint vers moi pour me saluer et m'expliquer qu'on se levait tous les jours à quatre heures du matin pour se préparer à une éventuelle opération militaire. Avant le lever du jour, tout le monde devait être prêt.

«Notre patrouille était déjà dehors! ». Les vigiles se trouvaient sur les crêtes environnantes. En principe, on ne nous avait rien signalé de suspect. Je lui montrai mon laissez-passer qu'il ne regarda même pas, m'informant qu'il était au courant. Quant à la lettre destinée au P.C de Wilaya, il me recommanda de la garder sur moi jusqu'en fin de matinée pour m'y conduire personnellement. C'était un homme de grande qualité ; il ne cessera pas de contacter refuge après refuge, d'envoyer des émissaires vers des vigiles postés sur les crêtes, pour savoir s'il n'y avait aucun mouvement suspect de l'ennemi, où s'ils n'avaient pas aperçu au loin des convois militaires, ce qui augureraient d'une opération de ratissage. Il suivait la situation de près. On me raconta que c'était le même scénario tous les matins, à la même heure.

Quelqu'un s'approcha de moi pour me questionner sur ma présence en tenue de ville. Je lui expliquais brièvement que je me rendais au P.C de Wilaya. Il ouvrit de grands yeux. Il me considérait déjà comme un personnage important. Comme pour me le prouver, il me dit :

- Tu sais, il y a de grands chefs là-bas ! Il y aurait même Amirouche !

Le village se réveillait peu à peu. Des troupeaux de moutons et de chèvres étaient conduits vers la forêt. Chacun des villageois vaquait à ses occupations ; les femmes se rendaient à la fontaine pour la corvée de l'eau ; les gens étaient détendus. Les enfants, devant l'absence d'école, n'ont pas le souci des cours ; ils se mirent à jouer et à animer les ruelles du village ; Mezouara revenait à la vie et reprenait ses activités.

Vers dix heures du matin, le responsable du village, vint vers moi pour me demander de le suivre. Je marchais derrière lui sur une ruelle étroite. Arrivés au niveau d'une maison perchée, nous prîmes une sorte d'escaliers façonnés à l'aide de grosses pierres. " C'est là ! " me dit-il. Il se fit annoncer à l'homme de faction devant la porte d'une grande maison, construite en pierre de taille.

4. Mon arrivée au P.C. de wilaya

Un combattant, grand de taille, portant d'épaisses moustaches, est venu à notre rencontre. Il me salua sobrement et m'invita à entrer, après lui avoir tendu la lettre. L'homme respirait rigueur, méfiance et autorité. Après avoir lu la lettre, il fut plus détendu et m'offrit une tasse de café. La discussion tournait autour de la situation à Alger, mes origines, mon niveau d'instruction, mon nom de famille. Je compris que c'était un interrogatoire déguisé, pour me connaître avant mon admission au sein de l'équipe. J'appris quelques instants plus tard qu'il s'agissait de Tahar Amirouchen. Je ne fus nullement froissé, s'agissant pour lui de connaître la nouvelle recrue que j'étais, avant de m'admettre au sein du cercle restreint qui ne devait pas tolérer ni indiscretion, ni légèreté et que sais-je encore. Je suis sûr que cette enquête était valable pour tout le monde.

Les éléments qui composaient l'équipe du P.C. de Wilaya devaient être irréprochables. Il y va de la renommée de la Wilaya III. Il n'y eut ni cérémonie, ni présentation et c'est à peine si j'étais remarqué par les autres ; chacun était occupé par son travail ; ils donnaient l'air très sérieux et très occupés ; en dehors du crépitements d'une machine à écrire, un silence religieux planait dans le refuge. Je les saluai timidement au passage. Ils étaient une dizaine dont trois infirmières. Ces dernières se préparaient à faire leur tournée à travers les villages ; chacune d'elles était chargée d'un sac de médicaments. Je connus aussitôt leurs noms : il s'agissait de Hayat, Louisa et Fifi. Les deux premières étaient du village de Tibane, tout près de chez moi, alors que la troisième, parlant le français avec un accent marseillais, était de Bougie ; toute l'équipe était affairée silencieusement, telle une ruche.

De nombreux étudiants étaient déjà arrivés au maquis; je me suis retrouvé à leurs côtés dans le combat libérateur; des centaines d'entre eux tombèrent au champ d'honneur. C'est pour cela que nous tenons à apporter un témoignage vivant, en guise d'hommage sur ces jeunes héros tombés à la fleur de l'âge.

Ces jeunes étudiants qui avaient rejoint massivement les maquis, faisaient déjà partie de l'élite du pays et que leur avenir était assuré grâce à leur instruction et leurs diplômes; ils pouvaient facilement obtenir des postes dans l'administration coloniale, mais ils avaient refusé. Au moment où le peuple algérien se faisait massacrer par l'armée coloniale et que leurs frères moudjahidin menaient de rudes combats contre l'occupant, dans les montagnes et dans les villes, plusieurs d'entre eux décidèrent de renoncer à leurs études en désertant les bancs des facultés et des lycées; ils désignaient du doigt les officiers français, les gendarmes, les garde forestiers, les pieds noirs, les garde-champêtre etc...

Leur conscience ne leur avait pas permis de se désolidariser du peuple. Ils étaient mûrs politiquement et vouaient une haine sans nom contre le colonialisme; en effet, c'est depuis le berceau, que nos parents nous apprenaient à connaître nos ennemis.

L'UGEMA² avait donc décidé d'appeler tous les étudiants à la grève générale et illimitée. Voici le tract qui fut distribué à l'époque.

Etudiants algériens,

Après l'assassinat de notre frère Zeddour Belkacem par la police française, après le meurtre de notre frère aîné, le Dr. Benzerdjeb, après la tragique fin de notre jeune frère Brahmi, du collège de Bougie, brûlé vif dans sa mechta incendiée par l'armée française pendant les vacances de Pâques, après l'exécution sommaire, dans un groupe d'otages, de notre écrivain Rhida Houhou, secrétaire de l'institut Ben Badis de Constantine, après les odieuses tortures qu'on a fait subir aux docteurs Heddami, de Constantine, Baba Ahmed et Tobal, de Tlemcen, après l'arrestation de nos camarades Amara, Lounis, Saber et Touati arraché aux geôles de l'administration française, celles de nos camarades Zerroucki et Mahdi, après la déportation de notre camarade Hihi, après les campagnes d'intimidation contre l'U.G.E.M.A.; voici que la police nous arrache d'entre les mains, un matin à la première heure, notre frère Ferhat Hadjadj, étudiant en propédeutique et maître d'internat au lycée de Ben-Aknoun, le torture, le séquestre, pendant plus de dix jours (avec la complicité de la justice et de la haute administration algérienne prévenue de son affaire), jusqu'au jour où nous apprenons, atterrés sous le coup de l'émotion, la nouvelle de son égorgement par la police de Djidjelli, aidée par la milice locale.

L'avertissement donné par notre magnifique grève du 20 janvier 1956 n'aura-t-il donc servi à rien ?

Effectivement, avec un diplôme en plus, nous ne ferons pas de meilleurs cadavres ! A quoi donc serviraient-ils, ces diplômes qu'on continue à nous offrir pendant que notre peuple lutte héroïquement, pendant que nos mères, nos épouses, nos sœurs sont violées, pendant que nos enfants, nos vieillards tombent sous la mitraille, les bombes de napalm ?

Et nous, les « cadres de demain », on nous offre d'encadrer quoi ? D'encadrer qui ?... Les ruines et les monceaux de cadavres, sans doute, ceux de Constantine, de Tébessa, de Philippeville, de Tlemcen et autres lieux appartenant déjà à l'épopée de notre pays. Notre passivité face à la guerre qu'on mène sous nos yeux nous rend complices des accusations ignobles dont notre vaillante armée nationale est l'objet. La fausse quiétude dans laquelle nous sommes installés ne satisfait plus nos consciences.

Notre devoir nous appelle à d'autres tâches plus urgentes, plus impératives, plus catégoriques, plus glorieuses.

Notre devoir nous appelle à la souffrance quotidienne, aux côtés de ceux qui luttent et meurent libres face à l'ennemi.

² UGEMA : Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens.

La grève des étudiants et lycéens du 19 mai 1956

Nous observons tous la grève immédiate des cours et des examens et pour une durée illimitée.

Il faut désertier les bancs de l'Université pour le maquis.

Il faut rejoindre en masse l'Armée de la libération nationale et son organisme politique, le F.L.N.

Alger, le 19 mai 1956.

maquis et que son avenir était lié à celui du peuple, avec lequel tous les étudiants étaient solidaires. Il fallait répondre à l'appel de la nation. Ils entendaient du fond des montagnes, l'appel sourd d'un peuple qu'on assassinait. Les étudiants constituaient à l'époque l'élite du pays; jeunes, instruits et conscients des souffrances du peuple, ils ne pouvaient rester indifférents à ce qui se passait autour d'eux, dans leurs villages, dans leur propre pays.

5. La prise de conscience au niveau du collège de Bougie (Béjaia)

Les étudiants du collège moderne de Bougie étaient originaires de Jijel, Kherrata, Amizour, Sidi-Aïch, Akbou, Toudja, El-Kseur. Certains de leurs camarades fréquentaient les lycées de Médéa, Philippeville, Sétif et rarement ceux d'Alger.

a. Comment étaient-ils imprégnés de l'ambiance de guerre de libération ?

Pendant les week-ends et les vacances scolaires, de nombreux étudiants, en se rendant dans leurs villages, se trouvaient confrontés à la réalité de la guerre de libération; ils prenaient contacts avec les moudjahidin, les cellules FLN de leurs villages, les mousseblines; ils assistaient aux alertes, aux bombardements des maisons à l'artillerie et à des opérations de bouclage et même à des exécutions. Ils deviennent alors les témoins impuissants d'une véritable tragédie.

Ils furent confrontés à des ratissages et se retrouvèrent coincés : soit ils fuyaient les soldats, soit ils restaient chez eux, puisqu'ils avaient leurs papiers d'étudiants. Justement, l'ennemi les pourchassait, en même temps que tous les jeunes puisqu'il les considérait comme de futurs « fellagas.» Ils étaient alors assassinés par les soldats français, comme Djaafer Saadi et Azzout Hafid qui furent jetés dans le puits Chabour à Sidi-Aïch, Brahmi Madjid brûlé à Boubarka (Toudja) etc..., lors des vacances de Pâques 1956. Ce jour-là, il y eut quatorze civils tués dont Debouze Fatima qui fut brûlée vive par le lieutenant Sunsik du poste de Toudja. C'est ainsi que nous l'avons surnommée « la Jeanne d'Arc de Toudja.»

A leur retour au collège, les élèves se retrouvaient en petits groupes pour des commentaires de ce que chacun avait vécu ou entendu. C'était l'occasion d'effectuer des échanges d'informations: chacun racontera ce qu'il a vu, sur les responsables de moudjahidin, les groupes de moudjahidin, la description des armes, les massacres perpétrés par les soldats français, enfin l'ambiance de guerre qui régnait dans leurs villages.

Où qu'ils se trouvent, ils essayeront de se rendre utiles à la cause nationale. Le geste le plus simple consistait à distribuer des tracts, à les lire en groupes et les commenter. Ils étaient fiers de figurer dans le cercle restreint et devenaient enthousiastes à l'idée de se retrouver bientôt au sein des groupes de moudjahidin.

6. L'accueil des étudiants et lycéens dans les maquis.

De nombreux étudiants et lycéens avaient rejoint les maquis; ils avaient constaté que la plupart des moudjahidin et leurs responsables étaient des fellahs et des ouvriers, en grande partie illettrés; ces jeunes instruits furent alors affectés en qualité de secrétaires des responsables politiques, militaires, intendance et au niveau des PC.

Quelques-uns étaient affectés dans les unités combattantes pour subir le baptême du feu et s'habituer à l'ambiance de guerre. Les autres étaient envoyés à l'Extérieur pour suivre une formation et devenir les cadres de l'Algérie de demain. Ils rentreront au pays après l'indépendance, munis de leurs diplômes. Certains seront des ministres, des hauts cadres de l'Etat, de l'Administration et de l'armée.

7. Le colonel Amirouche et les étudiants dans les maquis.

On avait longtemps fait circuler le bruit que le colonel Amirouche était contre les étudiants et les intellectuels. Il avait même été accusé d'avoir liquidé physiquement plusieurs d'entre eux. Il s'agit surtout d'auteurs français qui ont porté de telles accusations. Il est temps pour nous de rétablir la vérité, car au contraire, il les avait toujours protégés et les avait affectés à des postes de responsabilité. Les moudjahidin qui l'avaient côtoyé en Wilaya III pourront témoigner sur cette vérité. Il aimait s'entourer de ces jeunes pour les former, participer à leur éducation et les préparer à des postes plus importants.

En premier lieu, il s'était entouré d'une équipe au niveau du P.C. de Wilaya pour s'occuper de la presse, de la propagande, de la préparation des divers rapports. L'ALN possédait sa propre administration, considérée d'ailleurs comme étant bureaucratique. Ce sont ces étudiants qui seront chargés d'assurer le travail.

L'équipe du P.C. de Wilaya était composée comme suit : Tahar Amirouchen, responsable du PC, Aissani Md Said, licencié en droit, Smail Amyoud, Professeur d'arabe au Lycée de Bougie, Abdellatif Amrane, licencié en droit, son frère Khelil Amrane, dit Si Ali, étudiant en 3ème année de chirurgie dentaire, Hamel Lamara, ancien directeur d'école, Mokrani Md Rachid, le Dr Ahmed Benabid, responsable sanitaire de la Wilaya, son cousin l'avocat Youcef Benabid, avocat.

8. Portée de la participation des étudiants dans les maquis.

La présence des étudiants avait changé quelque peu la mentalité dans les structures du F.L.N et de l'A.L.N. et élevé le niveau culturel; il s'agissait de la lecture régulière des

journaux aux moudjahidin, de l'élaboration des analyses politiques reprises dans des notes de service, de la rédaction du courrier, de la confection des divers rapports. Ils étaient une centaine à avoir rejoint le maquis ; et depuis leur arrivée, nous avons remarqué au niveau des PC et des responsables, une amélioration dans l'élaboration des rapports mensuels, des autres documents et des correspondances. Après une période d'adaptation, de nombreux étudiants furent promus en qualité d'officiers.

9. L'exemple du collège moderne de Bougie (Béjaia).

Le Collège Moderne de Bougie a fourni à l'A.L.N., plus de 30 étudiants qui sont, pour la plupart, devenus des cadres. Nous pouvons les citer en guise d'hommage pour être tombés au champ d'honneur, à la fleur de l'âge. Il s'agit :

1. Bellik Tayeb, né le 18-04-1940
2. Amari Abdelhamid, né le 10-09-1937
3. Ould-Ali Boualem, tombé à Tala Hamza, près de Bougie.
4. Imache Abdelhamid
5. Aoudia Abdelhafidh, tombé à Beni Ksila
6. Tatah Rachid, né le 07-03-1937, tombé dans la région de Beni Mansour (Bouira)
7. Belkhouja Nourredine, né le 20-09-1937, responsable des transmissions de la WILAYA III, tombé en septembre 1959 à Bounaamane, près de Port-Gueydon..
8. Bouzrar Rachid, tombé à la frontière algéro-tunisienne.
9. Amrani Abdelmadjid, né le 16-06-1937, secrétaire de Zone , tombé en Région 3 (Akbou).
10. Bouledjloud Rachid
11. Hakmi Mohamed, né le 29-05-1938, tombé dans la région de Bougie
12. Amyoud Smail, professeur d'arabe du Lycée, tombé en 1961 à TIZI-OUZOU
13. Amrane Abdelatif, Licencié en droit, officier de l'A.L.N., responsable UGTA de Wilaya, tombé en 1958 dans la région de Tizi Ouzou.
14. Amrane Khellil dit « Si Ali », responsable sanitaire, officier de l'ALN, tombé en février 1962, près de Tifra.(Sidi Aich).
15. Bouabid Mohamed
16. Imadali Larbi, né le 19-09-1937, aspirant tombé en septembre 1961 à TINEBDAR, près de Sidi Aich
17. Mokraoui Md Rachid, aspirant, tombé au champ d'honneur en Grande Kabylie.

18. Amzar Bachir, né le 5-11-1936, officier de l'ALN, tombé en Grande- Kabylie vers fin 1958.
19. Aissani Md Said, licencié en droit, Secrétaire au P.C. de la Wilaya III, blessé et capturé lors de la mort du colonel Amirouche. Il fut enlevé et achevé par Lagaillarde à Alger, vers fin 1959.
20. Abaour Makhoulf, Mezgoug (Sidi Aich), tombé en 1958 à Ait Oughlis.
21. Mekrez Makhoulf, aspirant, tombé en 1958.
22. Kheniche Hocine, né le 24-07-1940, Secrétaire du P.C. de Région, tombé près de Bouira, en 1959.
23. Aouad Mouloud.
24. Ladjadj Lounas, né en 1934, ancien élève au Lycée de Médéa. aspirant, tombé en juin 1958, lors de la bataille d'Iamourène, près d'Akbou.
25. Allou Madjid (El Flaye).
26. Boudiar Saadi, né le 08-06-1937, aspirant politique, tombé en 1957, à El Ouricia, près de Sétif.
27. Sadoune Bachir, né le 25-05-1937.
28. Bouraoui Amar, né le 24-04-1932, tombé dans l'Algérois.
29. Djaffar Saadi, né le 13-03-1939, assassiné et jeté dans le puits Chabour (Sidi Aich).
30. Brahmi Madjid, né le 11-01-1939, brûlé vif en avril 1956 en même temps que Mme Debouz Md Arab et une dizaine d'autres personnes au village Boubarka à Toudja.
31. Azzout Hafid, né en 1940, assassiné et jeté dans le puits Chabour en 1958, en même temps que son père Mansour.
32. Mouhou Salah de Tazmalt, tombé en 1959 à Bouira.
33. Ladjouze Smail exécuté en mars 1958 parmi les 13 martyrs de Bougie.
34. Benai Belkacem exécuté en mars 1958 parmi les 13 martyrs de Bougie.
35. Smaili Belkacem exécuté en mars 1958 parmi les 13 martyrs de Bougie.
36. Hassissène Rachid mort sous la torture en mai 1957.

Etudiants et lycéens de Tizi Ouzou

- | | |
|-------------------|----------------------------|
| 1 – ABANE Ramdane | 29 – HAMMOUTENE Abdelaaziz |
| 2 – ABDICHE Mahdi | 30 – HAMMOUTENE Ali |
| 3 – AIMENE Arezki | 31 – HAOUCHINE Mohamed |

La grève des étudiants et lycéens du 19 mai 1956

- 4 – AISSAT Idir 32 – HERMEZ Boualem
- 5 – AMENNA Mahieddine 33 – IMERZOUKENE Md Arezki
- 6 – AMEYOUN Smail 34 – KERRAD Rachid
- 7 – ANNANE Mohammed Said 35 – KHAMMES Ali
- 8 – AZEME Dahmane 36 – KHELLAFI Mohamed
- 9 – AZZOUZI Ali 37 – KHRIS Mouloud
- 10 – BELHOCINE Hassène 38 – LADJALI Mohamed
- 11 – BELGHIT Achour 39 – LAIDER Amar
- 12 – BELLIL Mohamed 40 – LAIMECHE Ali
- 13 – BERKANI Mohamed 41 – LIBDRI Ali
- 14 – BOUCHEK Rabah 42 – MAAMAR Mohamed
- 15 – BOUZIDI Chabane 43 – MEGHNEM Lounès
- 16 – CHALA Ferhat 44 – MITICHE Mohammed Arab
- 17 – CHELOUH Merzouk 45 – MOHAMEDI Kaci
- 18 – CHERIFI Ali 46 – MOUFFOK Belkacem
- 19 – DERDAR Said 47 – NOURI Mustapha
- 20 – DJENDER Cherif 48 – OUBOUZAR Cherif
- 21 – FACI Arezki 49 – OUKACI Boualem
- 22 – FERAOUN Mouloud 50 – OULD – AOUDIA Amokrane
- 23 – GACEM Md Arezki 51 – OUSSEDIK Saddek
- 24 – GAMAR Ali 52 – RAHLI Messaoud
- 25 – GHEDDACHE Mohamed 53 – STITI Med Arezki
- 26 – HADDADOU Md Arezki 54 – TAYEBI EL Hachemi
- 27 – HADDOUCHI Mohamed 55 – TOUMI Mohamed
- 28 – HAMDAD Mouloud 56 – ZEMIRLI Akli
- 57 – ACHOURI Mohamed.



Figure 03 : 1957 - Le colonel Amirouche à gauche et Tahar Amirouchen à droite : entre ces deux grands hommes, il y avait une amitié inavouée, une distance protocolaire



Figure 04 : Djoudi Attoumi avant son départ pour le maquis en 1956.après la grève des étudiants pour rejoindre le PC de la Wilaya III à Mezouara(Akfadou).



Figure 05 : Chahid Mohand Said Aissani



Figure 06 : 1958 dans l'Akfadou: debout à partir de la droite: le colonel Si Md Oulhadj, le Dr. Ahmed Benabid, Tahar Amirouchen, Maitre Youcef Benabid et Md Said Aissani. Accroupis: Mezai Hamid et Rachid Adjaoud.



Figure 07 : 1959 dans les Ouled Yahia Oumoussa : lieutenant Mitiche Mohand dit « Moh N'Djardjer », ancien élève du lycée de Tizi Ouzou

10.Amirouche inaugure le rajeunissement des cadres dans les maquis.

Vers la fin 1957-début 1958, Amirouche entama une entreprise hardie; il voulait procéder au rajeunissement des cadres ou du moins confier des postes de responsabilités à des jeunes instruits, surtout à des étudiants qui, après la grève de 1956, avaient rejoint les maquis. Confiant dans leurs capacités et leur esprit de sacrifice, il voulait les intégrer au sein des comités de régions et de zones, pour les faire participer aux prises des décisions et les préparer à des postes de responsabilités.

Après une période d'adaptation de quelques mois et même pour certains, un baptême du feu, ils étaient promus au grade d'aspirant et affectés, soit à des postes politiques ou des renseignements et liaisons. De telles fonctions nécessitaient des compétences particulières, comme la formation politique et des capacités intellectuelles pour briser certains carcans et entreprendre des contacts tous azimuts pour faire gagner à la Révolution, les notables, les appelés, les harkis, les goudiers. En leur qualité de nouveaux responsables, ils devaient les inciter à prendre position pour la Révolution, solliciter une aide financière, des armes, des munitions, des informations et renseignements divers sur l'ennemi.

Ces jeunes étaient assez nombreux, car ils étaient plus d'une centaine. Nous nous contenterons de citer ceux qui avaient bénéficié de la promotion au grade d'aspirant : il s'agit de Mézani Larbi, Imadali Larbi, Amzar Bachir, Makhlof Mekraz, Mitiche « Moh Djardjar », Md Rachid Mokraoui, Boudiar Saadi, Benmouffok Mouloud, les frères Amrane Khelil et

Abdellatif, Amenna Mahiedine etc..... C'était vers fin d'année 1957. En 1958, certains furent affectés, après une période de mise à l'épreuve, à des postes supérieurs : Amzrar et Mitiche, nommés au grade de sous-lieutenant, chef de région, Imadali Larbi, responsable de presse, puis aspirant politique au niveau de la Zone 2.

11. Les anciens du maquis, sceptiques ou jaloux ?

Nous avons assisté à l'intégration de jeunes étudiants au sein des comités de région et de Zone. Cette initiative avait beaucoup changé les méthodes de travail, l'élaboration des rapports, la façon de conduire les réunions etc... Nous sentions un souffle nouveau dans les maquis et nous entendions souvent parler français !

Quelle était la réaction des anciens, des plus âgés, face à ces nouvelles promotions. En effet, dans les maquis, les grades étaient obtenus par promotions successives, à savoir depuis le plus bas de l'échelle. Il ne s'agit pas d'une règle intangible, puisque certains sous-officiers furent promus directement au grade d'officiers. La seule explication, c'est que tout était fait dans l'intérêt suprême de la Révolution. Il en fut de même pour ces jeunes qui furent promus directement au grade d'aspirant par Amirouche.

Nous savons tous qu'en principe, dans les maquis, les moudjahidin n'avaient jamais été attirés par les grades. Bien au contraire, nombreux étaient ceux qui les refusaient en proposant des camarades à leur place, en invoquant leur incapacité ou que les autres avaient plus de mérites. Mais le refus du grade était souvent mal interprété et sanctionné; il pouvait être vu comme étant une fuite des responsabilités, voire de la lâcheté.

C'est à ce moment qu'intervenait Amirouche ou tout autre responsable pour les convaincre et au besoin les obliger à accepter ces promotions. Mieux encore, notre chef de Wilaya exigeait le port des grades pour tous les responsables; il prit même une note de service dans ce sens et il en donna l'exemple lui-même.

Par contre, on avait dit que certains « anciens » n'étaient pas favorables à de telles promotions d'étudiants, en invoquant leur jeune âge et leur manque d'expérience; ceci nous paraissait absurde, d'autant plus qu'il s'agissait d'éléments estimés et qui avaient fait leurs preuves. Ensuite, c'est que personne n'était en mesure de discuter les décisions de Amirouche, sachant, qu'elles étaient mûrement réfléchies, qu'elles ne pouvaient donner lieu à des erreurs, mais aussi par la crainte que suscitait son autorité. Nous avons cru déceler à un moment, un sentiment de frustration chez quelques « vieux maquisards » qui avaient pris tôt le maquis et qui avaient stagné pour une raison ou pour une autre.

A la fin de la guerre, rares furent ceux qui sont revenus, mais marqués dans leurs corps et dans leur esprit. La perte de leurs camarades, partis à la fleur de l'âge, les auront marqués à jamais

Ainsi, ceux qui faisaient partie de la future élite du pays se sont sacrifiés pour l'indépendance de l'Algérie. Nous n'avons pas le droit d'oublier leurs sacrifices; leurs souvenirs doivent resteront éternels dans notre mémoire collective.